

# MON FILM

8<sup>frs</sup>



Jeanne PARKER  
et  
John HOWARD  
dans :

# PRISON CENTRALE

N° 78. — 11 Février 1948.

Production Columbia Pictures  
Édition Astra-Paris-Films

## AVIS IMPORTANT

Cette rubrique est ouverte à nos lecteurs aux conditions suivantes :

1° Chaque lettre ne doit contenir que trois questions (et non trois séries de questions).

2° Toutes les réponses seront publiées ci-dessous, au pseudonyme choisi. Nous ne pouvons répondre directement par lettre.

3° Vu l'abondance des demandes, le délai de parution des réponses est actuellement de trois mois.

4° Nous ne publions pas d'adresses. Ceux de nos lecteurs qui désirent écrire aux artistes (cinéma seulement) peuvent nous envoyer leurs lettres en inscrivant simplement sur l'enveloppe le nom de l'artiste (affranchir à 6 francs pour les artistes résidant en France et à 10 francs pour l'étranger). Cette lettre affranchie destinée à l'artiste doit nous être envoyée sous une autre enveloppe à notre adresse, affranchie à 6 francs. Nous transmettrons aussitôt.

**PETITE CHAMPENOISE.** — C'est Jean Davy qui joue le rôle de l'inspecteur Chabrier dans *Mission spéciale*. Je suppose, du moins, que c'est bien de ce film que vous voulez parler, car vous le nommez *L'Espionne*. Or *L'Espionne* n'est que le titre du premier épisode. — La photo de cet artiste viendra à son tour.

**PAUL M...** — Dans *L'Espion noir* : Conrad Veidt (commandant Hardt), Valérie Hobson (Frida),



**François PATRICE**

dans

*La Rose de la Mer.*

Sebastien Shaw et Marius Goring. — Dans *Légions d'honneur* : Abel Jacquin (lieutenant Vallin), Charles Vanel (capitaine Dabran), Marie Bell (Simone Dabran), Pierre Renoir (l'avocat), Jacques Baumer (commissaire du gouvernement), Milly Mathis (Marinette), Camille Bert (médecin-major), Pierre Magner, Jean Périer, Jim Gérald et Georges Prieur.

**PETIT RÉMI.** — Nous ne publions pas *Les Disparus de Saint-Agil*, ni *Les Trois Lanciers du Bengale*, films trop anciens. — Distribution d'*Alerte aux Indes* publiée dans notre n° 41, page 2.

**LES DEUX CANNIQUES.** — Pas de film avec Shirley Temple dans nos projets immédiats, mais cela peut venir. — Les films de Johnny Weissmuller sont des

films d'aventures et d'action qui ne se prêtent guère à un récit.

**BÉATRICE SCHWARZ.** — *La Danseuse rouge* est un film de réalisation trop ancienne pour que nous puissions le publier. — L'autre titre est celui d'une pièce de J.-P. Sartre, dont il n'est nullement question, je vous assure, de faire un film !

**BERNARD ET MONETTE.** — Simone Simon, célibataire, a trente-trois ans. — Danielle Darrieux a trente ans. Divorcée de Henri Decoin, puis de Porfirio Rubirosa, elle n'est pas remariable, pour le moment du moins. — Aucune nouvelle de Nicole Vattier, qui n'a pas tourné depuis plusieurs années.

**MIKO.** — Nous publions peut-être *Carmen*. — Lettres transmises.

**LE NEGO.** — René Dary, quarante-deux ans, marié à Andrée Lindia, n'a pas d'enfant. Ses derniers films sont : *Forté tête* ; *120, rue de la Gare*, *Le Fugitif*, *Le Diamant de cent sous*. — Derniers films de François Périer : *La Tentation de Barbizon*, *Au petit bonheur*, *Sylvie et le Fantôme*, *Un Revenant*, *Le Silence est d'or*, *La Vie en rose*, *Une jeune fille savait*.

**JEANNINE.** — Gary Cooper, qui a quarante-six ans, est marié à Sandra Shaw et père d'une fillette. Il tourne depuis 1926 et j'ai souvent dit ici que l'énumération de tous ses films serait beaucoup trop longue pour cette rubrique. Nous l'avons vu en France récemment dans *L'Intrigante de Saratoga*, *Pour qui sonne le glas*, *L'Odyssée du Dr Wassell*, *Casanova le petit*, *L'Homme de la rue*. Nous le reverrons prochainement dans *La cape et Pépée*, *Le grand Bill*, etc... — Nos n° 15 (*Le Cavalier du Désert*), 57 (*L'Odyssée du Dr Wassell*) et 72 (*Pour qui sonne le glas*) ont dû vous donner satisfaction, ainsi que notre n° 32 (*Les Conquêteurs*, avec Errol Flynn). En outre, nous comptons publier prochainement *Robin des Bois*, avec Errol Flynn également.

**M<sup>me</sup> CRESSON, MÈGÈVE.** — Le film américain *Cavalcade* est sorti à Paris en 1933. Il se peut que vous l'avez revu ensuite en 1938 et 1939, le succès très vif de ce remarquable film lui ayant valu une carrière longue. Clive Brook et Diana Wynyard en étaient les vedettes (tous deux de nationalité anglaise).

**JOSETTE B...** — Votre lettre à Tino Rossi peut encore avoir une réponse, ne désespérez pas. —

## MON FILM

TOUS LES MERCREDIS, 5, boul. des Italiens, PARIS (2<sup>e</sup>)  
Compte chèques postaux : Paris 5492-99.

Abonnements, France et Colonies :

1 an. . . . . 350 fr. | 6 mois. . . . . 200 fr.

En raison des difficultés actuelles de transmission des chèques postaux, nous prions nos lecteurs d'utiliser de préférence, pour l'envoi du montant de leur abonnement, le chèque bancaire ou le mandat-poste.

Nous tenons à prévenir nos nouveaux abonnés qu'un délai de deux semaines est indispensable pour l'établissement de leur abonnement. Pour tout changement d'adresse, nos abonnés sont priés de joindre la dernière bande d'envoi du journal accompagnée de quinze francs en timbres pour établissement du nouveau cliché et frais divers.

# Entre nous

Georges Guétary vient de signer un contrat pour tourner trois films en Angleterre.

**IRMA ET SUZY FRANCE.** — Luis Mariano a déjà tourné deux films, *Histoire de chanter* et *Cargaison clandestine*. Il n'en restera probablement pas là ; mais, pour le moment, il joue une opérette : *Andalousie*, et ne tourne pas. En effet, il chante dans ses deux films, ce qui est bien naturel pour un ténor. — Aucun espoir de voir Tyrone Power tourner en France.

**ALL MY LOVE TO LUCIEN COEDEL.** — Le regretté Lucien Coedel était né en 1902. — Nous verrons évidemment à Paris *La Chartreuse de Parme* et *La Caracène et le toré-cou*, mais on ignore encore à quelles dates.

**JEANNETTE D'ÉPINAY.** — Paul Robeson est né à Princeton (New-Jersey) le 9 avril 1898. Marié à une Anglaise qui n'est pas actrice. — C'est Jeannette Batti qui joue le rôle de Lulu dans *Le Roi des Resquilleurs* (version 1945, avec Rellys).

**TROIS BEAUCERONNES.** — Nous ne publions pas *Le Mioche*. — Irène Corday est née en Savoie en 1916. Célibataire. Tourne peu en ce moment. Principaux films : *Thérèse Martin*, *Premier de Corde*, *Les Ailes blanches*. On ne l'a pas revue à l'écran depuis ce dernier film. — Écrivez, nous transmettrons.

**PITCHOUNETTE.** — José Arthur, qui jouait le jeune Pierre Martin dans *Le Père tranquille*, joue également, en effet, dans *Les Gosses mènent l'enquête*. Il a dix-huit ans et n'a tourné, à ce jour, que ces deux films.

**TROIS LECTRICES DE « MON FILM ».** — Il ne nous est pas possible de publier les films que vous citez. — Nous avons publié un film avec Georges Marchal : *Fausse Alerte* (n° 29). — Pas de film avec Louis Jourdan dans nos projets immédiats, mais cela peut venir.

**RÊVEUSE.** — La liste des films que nous avons publiés figure dans la plupart de nos numéros, en page 15. — On vient de tourner une nouvelle version cinématographique du *Maître de Forges*, mais ce film n'est pas sorti à Paris et je ne sais pas encore si nous le publions.

**NINON, BRIVE - LA - GAILLARDE.** — Nous avons publié *Miroir*, avec Jean Gabin (n° 71). — Oui, Tino Rossi a tourné *La*

*belle Meunière*, avec Jacqueline Bouvier. Ce film est en couleurs. — Oui, Paul Cambo est en France.

**MADO L'AVIATRICE.** — Nous publions peut-être *La Voile bleue*, mais aucun des autres films cités dans votre lettre. — Gaby Morlay a tourné récemment *Son dernier rôle*, *Mensonges*, *Un Revenant*, *Hymène*, *Le Village perdu*, *Les Amants du Pont-Saint-Jean*.

**NANNOU DE ZALAMA** est prié de bien vouloir faire connaître son nom et son adresse à l'administration de « Mon Film » pour recevoir les numéros égarés.

**SPIROU-SWING.** — Aucun des films de votre liste ne figure dans nos projets. — Alan Ladd, trente-quatre ans, est le mari de Sue Carol, qui fut une star du « muet » et du début du « parlant » ; elle maintenant impresario. Vous trouverez dans notre n° 36, page 15, des détails sur sa carrière. En dehors de *Tueur à gages* et de *Le Bonheur est pour demain*, nous l'avons vu, en France, dans *Les Héros dans l'ombre*, *Capitaine Casse-cou*, *Révolte à bord*, *Le Défilé de la mort*, *Le Dahlia bleu*, *Meurtres à Calcutta*. — Une couverture en couleurs nous obligerait à augmenter sensiblement le prix de vente de notre revue. Est-ce vraiment ce que vous souhaiteriez ?

**J. K..., A PARIS.** — Nous avons pensé à ces films avant



**Colette RIPERT**

dans

*Les Jeux sont faits.*

(Dans le miroir : Micheline Presle.)

vous. Mais les droits en étaient déjà vendus et impossibles à obtenir. Vous paraîsez croire que nous faisons, dans ce domaine, ce que nous voulons ; il n'en est rien.

**DICK VAETT, DONVILLE.** — J'ai souvent dit que je ne pouvais ni diriger, ni recommander les futurs artistes, très nombreux dans ce courrier comme ailleurs... Suivez des cours d'art dramatique, présentez-vous dans les studios, et bonne chance... — Si vous désirez écrire à un metteur en scène ou à une vedette, procédez comme il est dit en tête de cette rubrique ; nous transmettrons. Mais, en aucun cas, je ne puis vous donner de « recommandation ».

(Suite page 9).



# PRISON CENTRALE

**L**A nuit, encore épaisse, n'était trouée que par les violents éclairages des façades de boîtes de nuit, lorsque le bruit se répandit qu'un meurtre venait d'être commis au cabaret *Spelvin*. Aussitôt des groupes de curieux se formèrent devant la porte. Mais ils furent bientôt écartés par les voitures de police qui, dans le mugissement de leurs sirènes, accouraient du poste central que l'on avait alerté.

La foule fit place aux policiers et ceux-ci pénétrèrent dans le cabaret. Au bord de la piste de danse, entre deux tables, un jeune homme gisait, la tête ensanglantée. Le médecin, penché sur lui, eut vers l'inspecteur qui dirigeait le groupe un regard qui laissait peu d'espoir :

— Très grave, dit-il, et rien à tenter. Je ne crois même pas qu'il revienne à lui...

— Comment cela s'est-il passé ? demanda l'inspecteur de police. Une dispute ?... Il avait trop bu ?

— Oui, répondit le patron du *Spelvin*. Et l'autre aussi...  
— C'est à cause d'elle, ajouta l'un des témoins du drame.

Barcllett ne voulait pas la laisser tranquille. Alors l'autre a fini par se fâcher...

Le policier se tourna vers la femme dont on parlait : une jeune femme assez jolie, mais au visage vulgaire et las, outrageusement blonde, le cou entouré d'une fourrure qui prétendait au luxe et à l'élégance. Puis il chercha des yeux celui qu'on avait nommé « l'autre », et il le découvrit à quelques pas de là, assis sur une chaise, hébété, traqué, muet et pitoyable à voir : c'était un très jeune homme dont le visage ferme et doux eût pu, en toute

autre occasion, paraître charmant, mais dont l'expression hallucinée terrifiait. Un pauvre garçon que quelques verres d'alcool avaient rendu furieux, et qui, ne dominant plus ni sa force ni ses nerfs, avait saisi une bouteille, frappé celui auquel l'opposait une absurde dispute d'hommes ivres...

— Allons, suis-nous ! dit le policier à la femme.

Celle-ci tenta d'opposer quelque résistance :  
— Moi ? Mais je n'ai rien à voir dans cette histoire !... Mais je n'ai rien fait ! Je ne parlerai qu'en présence de mon avocat !

L'inspecteur haussa une épaule et deux policemen, s'emparant chacun d'un bras de la jeune femme, l'entraînèrent vers la porte. Le meurtrier, lui, sans rien dire et comme privé de toute réaction, s'était levé et marchait docilement, la tête basse, encadré de policiers.

\*\*\*

Le procureur Thomas Mathews était célèbre par la rigueur avec laquelle il appliquait le Code. Les prévenus le redoutaient. Son zèle, son intelligence, sa fermeté morale, sa profonde connaissance de la nature humaine, qu'il cachait sous des apparences tantôt rudes, tantôt cordiales, lui valaient de grands succès dans sa fonction, et, admiré des uns, il était jaloux des autres.

C'était un homme puissant, trapu, au visage souvent immobile et mystérieux. Il aimait à mâchonner un éternel cigare, à surprendre son interlocuteur par la rapidité inattendue de son

## PRISON CENTRALE

(Penitentiary)

Réalisation de John BRAHM.

INTERPRÉTATION :

Thomas Mathews .....	Walter CONNOLLY.
William Jordan .....	John HOWARD.
Elisabeth Mathews .....	Jeanne PARKER.
Lardy .....	Robert BARRAT.

Production Columbia Pictures. Édition Astra-Paris-Films.

Récit de J.-R. Morland.

égard, la rudesse et l'à-propos de ses questions. Il savait comprendre vite, deviner, sentir, juger et dissimuler tout cela sous son apparence de lenteur, de lourdeur, sous sa solide corpulence et son visage massif.

Ce matin-là, il réfléchissait, tout en fumant, aux circonstances du drame qui s'était déroulé la nuit précédente au *Spelvin* : un fêtard, le jeune Barclett, avait été assommé d'un coup de bouteille par un certain William Jordan. La victime, fils d'un journaliste connu, n'avait pas repris connaissance et était morte quelques heures après le drame. Un cadavre. Un meurtrier. Un meurtrier de plus que la société allait devoir punir. Mais quel était-il, cet assassin de hasard ?

Mathews voulut le voir, tout d'abord, au travers des témoins du drame. Il fit appeler la fille blonde, qui avait été la cause de la fatale dispute et que l'on avait appréhendée en même temps que le meurtrier. Elle entra, visiblement inquiète, intimidée aussi par la présence du redoutable Mathews, par le cabinet aux meubles sombres, par le greffier, par l'appareil de la police et de la justice. Mais elle s'efforçait de paraître désinvolte et, comme le procureur l'invitait à s'asseoir, elle essaya sur lui la séduction de son sourire et de ses jambes. Mais Mathews méprisa tranquillement ces manœuvres et demanda d'une voix brève :

— Comment t'appelles-tu ?

— Binnie Denewey ! répondit-elle avec une mimique très « femme du monde ».

Thomas Mathews eut un regard narquois et reprit avec douceur :

— Dis-moi donc ton vrai nom.

— Blanche Williams, murmura docilement la jeune femme, comprenant qu'elle parlait à quelqu'un qui connaissait la vie.

— Bon. Eh bien ! raconte ce qui s'est passé.

— Voilà... Je me promenais hier soir, vers minuit et demie, quand un jeune homme s'approche et se met à me parler. D'abord, je n'ai pas aimé du tout ces façons...

— Ne te fatigues pas à inventer des détails de ce genre. Alors ? Qu'as-tu fait ensuite ?

— Eh bien... Il me disait que c'était son anniversaire, qu'il ne connaissait personne dans la ville, qu'il se trouvait seul pour ce soir-là, et que c'était triste, et qu'il aimerait bien fêter ses vingt et un ans avec quelqu'un, prendre un verre...

— Oui. Et vous êtes allés ensemble au *Spelvin*. Qui a eu l'idée d'aller là ?

— Je ne sais plus...

— Qui en a eu l'idée ?

— Peut-être moi... oui... peut-être moi !

— Et ce n'est pas de la bière que vous vous avez bue, n'est-ce pas ?

La femme leva vers Mathews un regard de petite fille grondée qui, brusquement, la fit paraître plus jeune et presque touchante :

— Non. Du whisky, répondit-elle.

— Qui a eu l'idée d'en prendre ?

Elle baissa la tête, découragée :

— Je n'en sais plus rien...

— Mais si, tu le sais fort bien ! fit Mathews calmement.

Il tira quelques bouffées de son cigare, laissa son interlocutrice perdre pied et questionna sans changer de voix :

— Combien as-tu de ristourne, au *Spelvin* ?

— Dix pour cent sur la bière... Vingt-cinq pour cent sur... le reste ! avoua l'entraîneuse, comprenant qu'il valait mieux choisir le parti de l'entière vérité.

— Bon. Alors, la suite ?

— Nous avons bu quelques verres. Mais il y avait M. Barclett qui ne me laissait pas tranquille. Il voulait toujours que je vienne à sa table. Il était déjà là quand nous sommes

**Mathews interrogea la petite entraîneuse du « Spelvin ».**

arrivés ; il avait bu pas mal, sans doute... Je ne voulais pas le rejoindre. Alors il m'a insultée...

— Tu le connaissais, le fils Barclett ?

— Oh ! un peu...

— Tu le connaissais. Et même très bien, n'est-ce pas ?

— Oui, avoua l'entraîneuse. Mais je n'ai rien fait dans cette histoire, moi ! Barclett voulait que je vienne avec lui. Je ne bougeais pas. Il s'est mis à m'injurier. L'autre s'est interposé. Ils se sont battus et... voilà !

Elle s'était levée, animée, craignant de voir cette aventure se terminer mal pour elle. Mathews tira sur son cigare sans rien dire. Enfin, il posa son calme et profond regard sur la pauvre fille des rues, dont un sort ironique avait fait la cause d'une dispute mortelle :

— Tu peux rentrer chez toi, dit-il simplement.

Elle ne se le fit pas dire deux fois et marcha vivement vers la porte. Brusquement, Mathews la rappela :

— Blanche !

Mais la voix n'était pas rude, et il l'avait nommée par son prénom de petite fille. Elle tourna vers lui un visage confiant.

— Évite de parler de cette histoire, veux-tu ? dit-il.

— Bien sûr, monsieur Mathews ! affirma-t-elle gravement.

Et elle sortit, tandis que le procureur s'assombrissait, touché par la cruauté, qu'il commençait à entrevoir, de cette affaire lamentable.

Le téléphone, sonnait avec obstination, vint le distraire de ses pensées. Puis il feuilleta les journaux que son greffier lui tendait.

— Ah ! John, soupira-t-il, tout ce fracas que fait la presse autour des affaires que nous instruisons ! Que j'aimerais travailler dans le silence ! Tenez, même Barclett, le père de ce petit malheureux tué la nuit dernière, qui prend prétexte de cette mort pour se répandre en des articles sensationnels !... Et cet autre petit malheureux, qui a tué le fils Barclett, est-il là ?

— Oui. On vient de l'amener. Il est dans l'antichambre.

— Demandez qu'on le fasse entrer, dit Mathews.

Le greffier déposa sur le bureau une liasse de papiers :

— Voici les dépositions, pour cette affaire Barclett. Sept témoins, tous d'accord...

Mathews feuilleta les dépositions où patron, employés et clients du *Spelvin* avaient raconté les faits, conformes au récit de Blanche. C'est alors que, poussé par le planton de service, le meurtrier du jeune Barclett entra.

Les impressions secrètes de Mathews étaient rarement visibles. Pourtant, à la vision de tant de jeunesse et de tant de détresse, il s'immobilisa et resta un instant sans parler. Pâle, en désordre, mal rasé, le nommé William Jordan avait le visage de l'hébétude et du désespoir.

— Tu t'appelles William Jordan ? demanda enfin le procureur.

— Oui, monsieur, fit le garçon d'une voix sans timbre. Mathews mordillait son cigare en oubliant de le fumer.

— Alors, reprit-il, on t'appelle sans doute « Bill » ?

— Oui, monsieur, dit encore le garçon, en frémissant aux paisibles souvenirs qu'évoquait ce diminutif familier.

— Quel âge as-tu ?

— Vingt et un ans... depuis hier.

— Tu les as célébrés, en quelque sorte ! As-tu des parents ?

— Ma mère, seulement, murmura Jordan avec désespoir.

— Tu es dans de vilains draps, Bill, dit simplement Mathews. Il est mort, tu sais, le jeune Barclett...

Une expression d'horreur passa dans les yeux du jeune homme et, des deux mains, il se retint au bord du bureau du procureur.

Mathews le regardait avec pitié. Évidemment, ce pauvre enfant avait longtemps espéré que sa victime pouvait n'être que blessée. Il savait maintenant qu'il était, irrémédiablement, un meurtrier...

— As-tu un avocat ? demanda le procureur.

— J'ai celui que mes patrons m'ont envoyé, murmura Jordan.

— Tu l'as vu ? Que t'a-t-il dit ?

— De me taire.

Mathews regardait profondément cet assassin si peu criminel :

— Veux-tu un cigare, Bill ?

— Non, monsieur, je vous remercie, fit Jordan.

— Tu préfères une cigarette, alors ?

— Non, monsieur, merci. Je ne pourrais pas...

Thomas Mathews vit qu'en effet rien ne pouvait détendre cet enfant torturé. Il referma la boîte de cigares, abandonna sur le bureau le paquet de cigarettes et conclut avec douceur :

— Tu as eu de la déveine, Bill. Ça arrive toujours comme ça, quand



on n'y pense pas... Allons, retire-toi...

Bill Jordan sortit, retrouva ses gardiens au seuil du cabinet. Mathews l'avait regardé partir avec une pitié infinie :

— Sale affaire, John! dit-il au greffier. Pauvre enfant! Il n'est coupable que d'une seconde d'inconscience, et le voilà assassin! Ah! si j'étais son avocat, je sais ce que je plaiderais!

Et il se lança dans une démonstration émouvante de l'innocence fondamentale de Bill Jordan. Mais il conclut aussitôt :

— Seulement, je ne suis pas son avocat!

Il était même son accusateur. Et un accusateur dont la fermeté, l'intégrité étaient connues. Le greffier savait bien cela, lui aussi. Il interrogea :

— Ça peut aller chercher combien?

— Je ne pense pas qu'il s'en tire à moins de dix ans, répondit Mathews.

Le planton entra alors et annonça :

— L'avocat de Jordan désirerait vous voir, monsieur Mathews.

Le procureur se leva pour accueillir l'avocat de Bill. Cet avocat était un petit homme maigre, disert et correct, habitué à la législation des affaires et non à celle des crimes, et qui semblait un peu perdu dans cette histoire d'assassinat, de boîte de nuit et d'entraîneuse. Il en convenait d'ailleurs sans hésiter :

— Je dois vous dire, avoua-t-il, que je n'ai pas eu l'occasion d'ouvrir le Code pénal depuis vingt ans au moins!

— Moi, au contraire, ce livre-là est ma Bible! proclama Mathews en saisissant avec fierté le Code qui reposait, en bonne place, sur son bureau.

Bill Jordan faisait partie du personnel d'une des plus grandes firmes commerciales de la région et, en apprenant le malheur qui lui arrivait, ses patrons lui avaient envoyé leur propre avocat. Mais cet avocat d'affaires était-il bien désigné pour plaider le cas difficile, si subtil et si simple tout ensemble, de Bill Jordan, meurtrier sans préméditation? Mathews ne le pensait pas. Cependant, il écoutait courtoisement les arguments de ce défenseur imprévu :

— Ces messieurs, qui sont mes plus gros clients, sont déçolés de ce qui arrive au jeune Jordan. Ils s'intéressaient beaucoup à lui; il était l'un de leurs meilleurs employés et ils pensaient lui faire, plus tard, une belle situation... La vie de ce garçon ne va pas être brisée pour une simple minute d'égarement! Car il n'a pas tué volontairement! Et ce geste malencontreux, il le regrette!

— Certainement, maître, dit Mathews en redevenant l'irréductible procureur qui avait envoyé tant de malfaiteurs en prison, au bagne, à la chaise électrique même. Mais il y a un cadavre, dans cette affaire, et les meurtres ne s'effacent pas avec des mots. Tout meurtrier doit payer.

— Monsieur Mathews! Jordan n'est pas un criminel. Il n'a eu que de la malchance! La même aventure eût pu nous arriver, à moi, à vous! Un garçon comme Jordan pourrait être votre fils! N'avez-vous pas un fils, monsieur Mathews?

Le visage du procureur s'attendrit et il répondit, comme malgré lui :

— Non, je n'ai qu'une fille.

L'avocat continuait son exposé et Mathews retrouvait, de loin en loin, dans ce plaidoyer sincère et pas très adroit, quelques-uns des arguments qu'il faisait valoir lui-même, mais beaucoup plus brillamment, quelques instants plus tôt. Mais il n'était plus que le procureur Mathews, défenseur et serviteur de la loi, et il ne pensait plus qu'à faire son devoir.

\*\*\*

A quelque temps de là, William Jordan, debout devant ses juges, écoutait la sentence qui le frappait :

— ... L'ivresse ne pouvant être admise comme excuse, la Cour condamne William Jordan à dix années d'emprisonnement, et ce, à la Prison Centrale.

Et le malheureux garçon, entre ses deux gardiens, s'en allait vers son destin, là où l'on paie les fautes et les crimes.

\*\*\*

Chaque prisonnier, à la Prison Centrale, écrivait sur le mur de sa cellule le nombre d'années qu'il lui restait à « faire ». Et il barrait d'un trait chaque année écoulée.

Bill Jordan avait, ainsi, déjà barré six années. Six ans de lutte secrète et de désespoir, de découragements, de révoltes intérieures, de lassitude... De fatigue aussi, car sa jeunesse, brusquement privée d'air, de mouvement, de soleil, s'épuisait au dur travail qu'on exigeait de lui dans l'usine de filage de chanvre de la prison.

Ce soir-là, comme tous les autres soirs, les prisonniers, sous



Bill avait deux compagnons de cellule : le vieux Finch et Jack le Balafré.

la surveillance des gardiens armés de matraques, regagnaient leurs cellules. Alignés, ils se rangeaient au long du mur et, sur un signal, entraient dans les réduits dont les portes se refermaient automatiquement derrière eux.

Bill avait deux compagnons de cellule : Finch, un homme d'une cinquantaine d'années, maigre et blond, avec un visage mince et févreux de malade; et Jack Hawkins, un long jeune homme brun, inquietant, mystérieux, aux yeux noirs ardents, aux joues couvertes de cicatrices qui le faisaient surnommer « le Balafré ».

Sans beaucoup de paroles, une grande solidarité, une grande amitié unissaient les trois hommes. Ils étaient parmi les plus fidèles au Code des bagnards, qui ordonne l'entraide et punit farouchement la trahison. Jack et Finch s'efforçaient de reconforter Bill, plus jeune qu'eux, moins bien aguerri à la terrible existence des prisons, et qu'ils devinaient découragé et malade.

— Tu fais une partie d'échecs, petit? demanda Finch à Bill, tandis que le Balafré, silencieux suivant son habitude, s'étendait dans l'ombre, sur sa couchette.

Et le vieux prisonnier installait déjà sur ses genoux l'échiquier qu'il avait construit et sculpté lui-même. Bill vint s'asseoir en face de lui. Mais son visage exprimait la révolte, l'épuisement physique et moral, et il jouait sans plaisir. Une petite toux sèche le secouait fréquemment :

— On crève, ici! dit-il soudain, les dents serrées. On crève, je crève! La poussière du chanvre me ronge la poitrine! Et pourquoi, pourquoi? Je suis un homme comme les autres! J'ai le droit de vivre!

— Du calme, petit! Joue! dit doucement Finch.

— J'en ai assez, assez! gémit Bill. Je veux sortir, je n'en peux plus!... Ah! sortir! Respirer une seule fois l'air du dehors! Faire une seule fois un vrai repas! Voir un seul sourire de femme!... Je veux m'en aller, m'en aller!

— Ne t'agites pas, petit, ordonna tout bas Finch. Ne fais pas de bruit. Ça ne sert à rien, au contraire... A toi de jouer... L'agitation n'a jamais raison, ici. Mais la patience, oui. Être patient... attendre une occasion... mûrir un plan...

Bill sursauta, saisit le bras de son compagnon :

— Un plan? Tu as un plan, Finch? Tu prépares quelque chose pour t'en aller d'ici? Oh! emmène-moi, Finch; je veux en être; ne me laisse pas!

— Non, petit, répondit calmement le vieux. C'est trop risqué pour toi. On peut y laisser définitivement sa liberté. On peut aussi y laisser sa peau. Moi, je peux risquer ça : j'en ai encore pour dix, quinze, vingt ans, on ne sait plus... Et je n'ai plus qu'un poumon. Alors, pas grand-chose à perdre. Tandis que toi...

— Ça ne fait rien, Finch! Je veux essayer avec toi! Emmène-moi!

L'étrange visage de Jack s'anima dans l'ombre. Il se pencha et dit :

— Finch a raison, Bill. Tu ne dois pas risquer ça. Tu as déjà fait six ans. Tu es bien noté. Tu seras peut-être libéré d'ici peu. Il ne faut pas gâcher cette chance-là pour un espoir de liberté!

Finch tourna vers le Balafré son calme visage :

— Tu viendrais avec nous, toi, Jack?

— Non, répondit Jack. Cette fois, je ne peux pas en être encore. J'ai un compte à régler ici, avant...

Finch ne provoqua pas la confiance de son compagnon. Il se tut et poussa tranquillement une pièce sur l'échiquier. Bill joua à son tour, tandis que Jack, qui s'était recouché, racontait, immobile :

— Oui. J'en avais pris pour vingt ans. Mais au bout de huit ans, j'ai été libéré sur parole. Je suis sorti : j'étais comme fou, je ne savais plus ce que je faisais. Je suis entré dans un café, et, quand on est libéré sur parole, ça n'est pas permis. Mais j'avais tant envie d'un verre de bière, une envie à crier ! Je suis entré, j'ai bu. Mais quelqu'un m'avait vu et m'a dénoncé. Et on m'a bouclé pour le reste de mon temps. Douze ans pour un verre de bière ! Mais celui qui m'a vendu est ici, et il me le paiera !

Nul ne répondit et les pièces de l'échiquier continuèrent à glisser, maniées prudemment par Finch ou, plus nerveusement, par Bill. Soudain, un gardien apparut et, à travers les barreaux de la porte, il tendit un télégramme à Bill, puis disparut sans un mot.

Bill déplaça le papier, le lut, puis le laissa échapper avec un gémissement. Finch le ramassa, lut à son tour, regarda longuement le jeune homme et lui dit, avec une infinie douceur :

— A toi de jouer, petit !

Puis il tendit le bras et, sans tourner la tête, passa le télégramme à Jack qui se pencha hors de la zone d'ombre et lut, lui aussi, sans un mot.

— A toi de jouer, petit ! répéta Finch.

Ses longues mains tremblaient un peu, mais son regard, qui enveloppait amicalement Bill, et sa calme voix n'avaient pas changé. Bill semblait hébété :

— Je l'attendais aujourd'hui : elle venait tous les mardis, d'habitude. En ne la voyant pas, j'ai pensé qu'il y avait un malheur. Maman... Elle voulait quitter notre région, venir s'installer près d'ici pour me voir plus facilement...

Et, soudain, il renversa l'échiquier, se jeta comme un fou sur la porte :

— C'est de me savoir en prison qu'elle est morte ! C'est vous qui l'avez tuée, brutes, assassins ! C'était ma mère ! Je veux la voir ! Laissez-moi sortir, bande de lâches, je veux aller la rejoindre !

Il hurlait. Déjà on entendait les pas des gardiens dans le couloir. Souple et silencieux, Jack sauta en bas de sa couchette et, d'un coup de poing, il assomma Bill et fit cesser ses cris. Il était temps. Le gardien-chef Lardy, terreur des prisonniers, apparaissait devant la porte.

— Qui a crié comme ça ? demanda-t-il.

— C'est moi, chef ! affirma Finch. Mon poumon me faisait mal... Je ne sais pas ce qui m'a pris...

— A d'autres ! ricana Lardy. C'est le 23 499, j'ai reconnu sa voix. Allez, passe-le-moi, que je le descende au cachot !

— Chef ! tenta d'expliquer Finch. Il est malade. Et sa mère est morte, il vient de recevoir l'avis...

— Assez d'histoire, passe-le-moi je te dis !

Jack avait étendu Bill sur l'une des couchettes. Il se retourna et murmura à mi-voix :

— Viens donc le chercher.

A la grande surprise de Finch, Lardy ne parut pas avoir entendu.

— Ça va, dit-il. Mais s'il conti-

nue à brailler comme ça, c'est le cachot pour vous trois. Et il s'éloigna en maugréant. Finch se mit à aider Jack qui cherchait à tirer Bill de son évanouissement :

— Dis donc, dit-il calmement, tu n'as pas l'air d'aimer beaucoup Lardy. C'est avec lui que tu as ce compte à régler, hein ?

— Ouais, répondit le Balafré d'un ton froid.

Et Finch, qui ne souriait jamais, eut une espèce de demi-sourire terrible, dans lequel il y avait de l'approbation et de l'envie.

Une nouvelle étonnante se répandait de cellule en cellule : le procureur Mathews venait d'être nommé directeur de la Prison Centrale. Il avait espéré être nommé gouverneur, mais cette fonction lui échappait, et il acceptait ce nouveau poste, difficile entre tous.

— Ta nomination de gouverneur ne devrait plus tarder ! lui dit son ami Mac Lane, Inspecteur des Prisons, qui avait mission de l'installer dans son nouveau domaine.

— Je ne sais, répondit Mathews. J'étais en droit, je crois, à la fin de ma carrière de procureur, d'espérer cette nomination. Elle n'a pas eu lieu, mais cela ne m'empêchera pas de faire mon devoir comme directeur de prison, ainsi que je l'ai toujours fait comme procureur.

Mac Lane présenta à Mathews le gardien-chef Lardy et la visite des appartements privés du directeur commença. Le nouveau responsable de la Prison Centrale amenait avec lui sa fille, Élisabeth, et sa sœur, Catherine. Élisabeth était une jolie brune discrète et aimable, dont la douceur, le caractère sérieux et loyal faisaient le bonheur et la fierté de son père. Tante Catherine était une vieille demoiselle un peu tâtilonne, que la perspective de loger dans le voisinage constant de deux mille détenus rendait évidemment craintive...

— Ils sont plus de deux mille, précisa Mac Lane. Deux mille cinq cents cinquante-deux exactement ! Et, parmi eux, plus d'un millier que tu as fait condamner toi-même, Tom, quand tu étais procureur !

Mathews s'approcha de la fenêtre de la pièce qui allait être son bureau. Les détenus étaient alors dans la cour, pour la



promenade quotidienne. L'ancien procureur considérait gravement le lamentable troupeau humain. Mais les détenus avaient reconnu, derrière les rideaux, la lourde silhouette de l'accusateur Mathews. Et un cri de haine et de colère, plus de deux mille fois répété, se mit à monter vers lui.

— Ça ne ressemble en rien à un souhait de bienvenue ! constata calmement Mathews. Qu'est-ce que cela signifie exactement, Lardy ?

— C'est leur façon d'exprimer leur mécontentement, répondit le gardien-chef. Mais j'ai le moyen de les faire taire !

La main puissante de Mathews se leva, comme pour apaiser toute envie de violence, et l'ancien procureur dit simplement :

— Inutile. Je vais y aller moi-même !

— Je ne te le conseille pas,

Pour étouffer les cris de Bill, Jack l'assomma d'un coup de poing, sous les yeux de Finch.

Jack et Finch réconfortaient de leur mieux Bill.



Le gardien-chef Lardy était la terreur des prisonniers.

Tom! s'écria Mac Lane.

— En effet, monsieur, renchérit Lardy; c'est très imprudent!

— Je ne crois pas, répondit Mathews.

Et il sortit, sans hâte et sans trembler. Sa sœur Catherine se cacha le visage dans ses mains avec un petit cri effaré. Mac Lane ne semblait pas tranquille. Elisabeth, très pâle, mais sans mot dire, s'approcha de la fenêtre pour ne pas perdre son père du regard.

Dans la cour, le cri de rancune et de menace s'amplifiait, ne mourait jamais, constamment repris de groupe en groupe. L'irritation était à son comble au sein d'une poignée d'hommes que dominait de sa haute taille le grand Teix, condamné de droit commun au lourd passé, que le procureur Mathews avait envoyé finir ses jours à la Prison Centrale.

— Moi aussi, moi aussi, c'est lui qui m'a assaisonné! disaient les détenus autour de lui. Il faut avoir sa peau! Si tu y vas, Teix, on te suivra!

Soudain, les clameurs s'intensifièrent encore : Mathews, tout seul, venait d'apparaître sur le petit Perron à rampe de fer qui menait à l'escalier de son appartement. Il allumait tranquillement un cigare, tout en regardant la foule mouvante et haineuse qui criait au-dessous de lui. Puis il commença à descendre les degrés, les mains aux poches. Sa silhouette trapue franchit un groupe qui, machinalement, s'écarta, puis un deuxième groupe qui fit de même. Cet homme sans aide, sans gardiens, sans mitrailleuse, sans matraque, qui osait affronter leur rage, étonnait les détenus. Mathews continuait sa marche, tranquille comme s'il se fût agi d'une promenade. Il disparaissait presque dans la foule houleuse des prisonniers. Les hommes s'écartaient sur son passage; les cris s'apaisaient derrière lui. Il atteignit le milieu de la cour, le groupe de Teix : alors, tout bruit cessa. Tout le monde attendait.

Mathews reconnut Teix, dont le visage et le casier judiciaire n'étaient pas faciles à oublier. Il le regarda longuement, avec force, mais sans aucune provocation. Puis il dit :

— Alors, Teix ?

L'autre, maté par ce regard qui ne fléchissait pas, ne fit pas un geste tant que l'ancien procureur fut en face de lui. Mais, comme Mathews allait poursuivre sa marche, Teix esquissa le mouvement de cracher avec mépris. Le nouveau directeur se retourna sans hâte, mais juste à temps, et regarda une fois encore le détenu. Alors, Teix s'immobilisa. Il était dompté et, avec lui, toute la révolte.

\*\*\*

Le lendemain, les détenus, dans l'usine de filage du chanvre, travaillaient au milieu du fracas et de la poussière. Parmi eux, Bill Jordan, blême et défait, semblait souffrir plus que jamais.

Finch, qui travaillait à la machine voisine de la sienne, s'approcha soudain, inquiet :

— Ça ne va pas, petit ? demanda-t-il.

Bill arracha, d'un geste las, la torsade de chancre tendue entre deux cylindres. Mais il n'eut même pas la force de répondre à Finch. Épuisé, il roula évanoui sur le sol.

— Quoi ? Qu'y a-t-il ? demanda un gardien qui accourait.

— Il est malade, très malade, je crois ! s'écria Finch. Il faudrait le montrer au docteur !

— Allons, c'est bon ! fit le gardien. Emporte-le à l'infirmier.

C'est ainsi que le directeur Mathews reçut du médecin de la prison une demande d'audience. Mathews était très occupé par ses premiers contacts avec ses nouvelles fonctions, mais il ne voulait négliger aucun élément des problèmes qui allaient s'offrir à lui, et il reçut le docteur.

— Monsieur Mathews, expliqua celui-ci, j'ai à vous entretenir d'un cas digne d'intérêt. Il s'agit d'un garçon jeune, qui a eu une syncope hier à l'usine. Il est dans un état de grand épuisement physique, mais c'est moralement surtout que nous pourrions peut-être le secourir, car il est en train de sombrer dans le découragement...

— Oui. Bon. Et alors ? demanda brièvement le directeur, qu'une pile de dossiers posée sur son bureau sollicitait et accaparait.

— Monsieur Mathews, je me permets de suggérer qu'un changement d'occupations, un changement de milieu seraient très profitables à ce garçon...

— C'est à examiner, répondit le directeur. Laissez-moi son dossier, docteur. Je verrai votre protégé, c'est entendu...

Quelques heures plus tard, Bill Jordan, conduit par le gardien-chef Lardy, pénétrait dans le bureau de Mathews.

— Voici le 23 499, monsieur, fit Lardy. Le docteur a dit que vous le faisiez demander.

— C'est exact, répondit Mathews qui, pour bien regarder le « cas intéressant » annoncé par le docteur, abandonna son travail, mais ne lâcha pas son cigare.

— Approche, petit. Où travailles-tu ?

— Au chanvre.

— Depuis longtemps ?

— Depuis que je suis ici.

Touché par le son las de cette jeune voix, Mathews se mit à contempler le 23 499 avec sympathie. Ce visage de détenu, tendu, amer, découragé, avait dû être, jadis, un charmant visage, viril et doux... Mathews avait vaguement l'impression de l'avoir déjà vu. Bill, lui, considérait avec ironie le sort qui le remettait en face de son accusateur.

— Quel est ton nom ? poursuivit Mathews.

— William Jordan.

— William Jordan ! Alors, on t'appelle aussi « Bill », sans doute ?

Bill regarda le nouveau directeur avec une sorte d'intérêt. Cet homme, acharné à tempérer de cordialité les tâches les plus ingrates, commençait à lui inspirer du respect :

— C'est la deuxième fois, monsieur, que vous me posez cette question ! répondit-il d'une voix moins morne.

Mathews le regarda avec surprise et Lardy expliqua :

— C'est l'affaire Barclett, monsieur... Ce garçon, fils du journaliste, tué dans une boîte de nuit, il y a six ans...

— Ah ! oui, fit Mathews. Je me rappelle, maintenant...

Il évoqua cette affaire sans grand relief, qui n'avait fait de bruit dans la presse qu'à cause de la personnalité de la victime, mais dans laquelle il avait un instant, lui, Mathews, souhaité être le défenseur et non l'accusateur du meurtrier malheureux... Et voilà que cet enfant égaré, meurtri, se retrouvait devant lui, dépendant de lui, sous ses ordres... Oui, certes, il allait tenter de porter un secours, si infime fût-il, à cette jeune vie brisée...

— Sais-tu conduire, Bill ? demanda-t-il en cachant son émotion sous son habituelle rudesse et en reprenant son cigare qu'il avait un instant oublié.

— Oui, monsieur, répondit le détenu.

— Bien. Alors, tu n'iras plus au chanvre. Je t'affecte au service de ma maison et tu seras mon chauffeur.

\*\*\*

Comme ignorant de la rancune qui animait contre lui certains détenus, le directeur Mathews n'hésitait jamais à leur donner l'occasion de l'approcher. Ainsi, en dehors de Bill Jordan, qui était devenu son chauffeur, on pouvait rencontrer, dans l'appartement directorial, Jack le Balafré, qui s'occupait du service de la table et du ménage, ou le rude Red Person, qui faisait office de valet de chambre, ou quelque autre détenu, appelé suivant les besoins de la maison.

Depuis qu'il ne travaillait plus au chanvre, Bill avait subi une métamorphose telle que le médecin de la prison, qui cependant comptait sur cette amélioration, ne put s'empêcher de la déclarer miraculeuse.

Un jour, alors qu'il sortait du bureau du directeur, le médecin rencontra dans l'antichambre de l'appartement Elisabeth Mathews, qui revenait de faire des courses, suivie de Bill. Le nouveau chauffeur accompagnait toujours la

Suite  
page 10

# Simone RENANT

est victime du drame de l'absence.

Confidence recueillie par Paule MARGUY.

Quand j'étais petite fille, j'aimais lire dans certains contes de fées que l'amour était le privilège des pauvres. Dans mon Journal Rose, les rois laissaient de méchantes princesses pour épouser des bergères, qu'ils retrouvaient au fond des bois à la trace de leurs larmes qui se changeaient en diamants... Aujourd'hui, femmes et hommes travaillent chacun de son côté pour gagner un pain toujours plus coûteux et les amours qui sont nées hier mourront demain dans le drame de la séparation, c'est-à-dire par l'absence.

Simone Renant aimait; elle croit aimer encore, mais l'amour qui ne donne pas le bonheur de la vie à deux est condamné à échouer sur les rives perfides de la tristesse et de l'oubli. Déjà les longues absences de celui après qui elle soupire ont miné ses enthousiasmes, sa sécurité sentimentale, sa patience.

## ATMOSPHÈRE

Chez elle, avenue Kléber. D'abord, dans l'immense atelier dont les hautes vitres sont ballonnées de soie blanche, on a l'impression d'être dans un avion qui va partir.

Dans la chambre capitonnée de satin rose, une plante grasse géante à feuilles luisantes et dentelées, des toiles signées Dominguez, un splendide portrait d'elle par Sinclair et, roulée auprès du poêle, où elle a chaud, une petite chatte bien vivante : Poucette. L'atmosphère est intime et la glace vite rompue. Simone Renant est jolie et agréable à regarder dans une longue robe d'intérieur rouge doublée de satin broché vert. On bavarde :

— J'aime ma maison. Je voudrais y être souvent. J'y passe ou mes soirées ou mes matinées. Je reste seule à méditer, à lire. Il me déplaît d'être obligée de me disperser. Il y a trois jours, je me suis laissée entraîner dans une boîte de nuit où je n'avais pas reparu depuis bien longtemps. Le métier d'actrice est fatigant, j'ai besoin de me reposer beaucoup et j'ai la chance d'avoir un intérieur !...

Simone Renant et Frank Villard dans  
« Le Mystérieux M. Sylvain ».



Un récent portrait de Simone Renant.

- Profitez-en... N'avez-vous pas envie de vous remarier ?
- Pas pour le moment. Si cela m'arrive, je serai plus exigeante que la première fois.
- Qu'entendez-vous me faire comprendre ?
- Que j'exigerai le maximum de garanties pour ne plus divorcer.
- Pourtant, un proverbe prétend : jamais deux sans trois.
- J'ai été mariée bien peu de temps la première fois !
- Avec qui ?
- Avec un journaliste.
- Et le « second » fut Christian Jaque ?
- Nous sommes divorcés depuis quatre ans. Comment l'amour résisterait-il à tant d'absence ? Quand il est parti pour tourner *Carmen*, il est resté un an absent... C'est très difficile de faire un couple. Pour y arriver, il faut une grande force de sentiments réciproques et s'entendre sur tous les plans.
- Être deux complices.
- Il faut que le charme dure...
- Et que les fluides coïncident.
- Mais les temps sont trop exigeants... Il faut gagner trop d'argent, on n'a plus les loisirs d'aimer.

## LE PRÉSENT

- N'avez-vous pu rencontrer quelqu'un qui puisse être toujours près de vous ?

— En ce moment il y a dans ma vie un garçon charmant, d'une quarantaine d'années.

— Eh bien, alors ?..

— C'est encore le drame de l'absence. Il fait des affaires à l'étranger. J'entends beaucoup parler de voyages et nous avons peu de semaines à passer ensemble.

— Dans ce cas, un jour viendra ou l'un de vous se lassera de sa solitude et tombera dans le premier piège où l'aura conduit son doute et son ennui.

— Je le crains... Je commence à me lasser. Ce n'est pas gai d'être seule. De sortir seule, de rentrer seule ; cette solitude est le côté faux qui déséquilibre les sentiments qui ont le plus de bonne volonté.

— Ce roman, qui est peut-être sur le point de finir, comment a-t-il commencé ?

— J'ai connu cette personne en Suisse. Sa culture, sa gaieté, son sens extraordinaire des voyages ont rendu mon séjour idéal. Il choisissait les meilleurs restaurants, il connaissait tout ce qu'il y avait de curieux à visiter... Un soir, nous devions nous retrouver au bord d'un lac.

— Et... le paysage aidant...

— On s'est aperçu que nos sentiments étaient bien plus profonds qu'on ne le pensait.

— Vous n'avez plus rien à vous refuser ?

— Non. Cette fois-ci, j'espère que ça ne cassera pas.

— A-t-ils les qualités nécessaires pour vous rendre heureuse ?

— Il est courtois, très attentionné ; il aime à me faire plaisir.

Simone Renant joue avec Poucette, qui se fait caresser le ventre. Soudain, elle murmure :

— Ah! l'amour est un sentiment merveilleux, mais si fragile... Pourtant, c'est la base de la vie! Mais les hommes ont trop tendance à croire que nous leur sommes acquises pour la vie. Rien n'est plus effrayant que le définitif. Dès qu'ils nous ont gagnées, ils nous croient leur chose et nous mettent en demeure d'éternité... Alors, le roman perd tout son sel !

— Les hommes n'ont plus besoin de roman, ni de poésie, ni d'idéal. La vie les force à s'en aller vers les lieux qui les font vivre.

— Et vivre, est-ce encore aimer, quand la femme qui travaille n'a plus qu'un souci : payer tous ces impôts, qui sont nombreux.

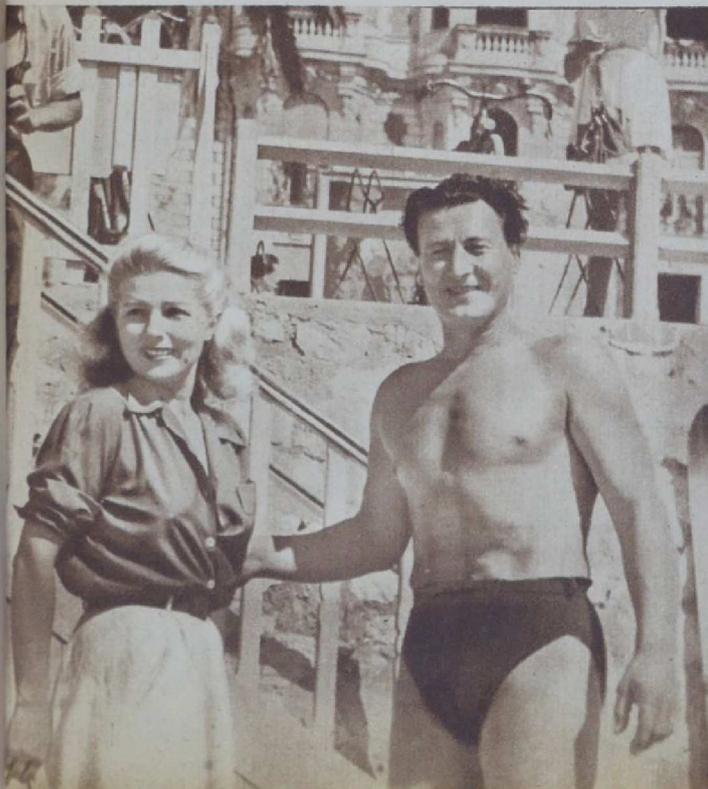
— Si vous aviez un enfant, cela pourrait vous distraire.

— Je ne comprends pas que l'on soit mère à moitié. Si l'on a des enfants, il faut pouvoir les élever ; donc il est nécessaire de rester à son foyer. Et quelle est la femme qui le peut ?

Simone Renant parle de toutes ces choses de l'âme très simplement. Puis elle s'intéresse au sort malheureux des jeunes artistes sans travail ; elle brûle de les servir, écrit une recommandation, téléphone pour annoncer un protégé.

Le temps passe à ses côtés comme auprès d'une femme très humaine et non comme auprès d'une vedette à qui ses propres succès font oublier les autres.

Simone Renant, avec Jacques Erwin, pendant le festival de Cannes.



## Entre nous

(Suite de la page 2.)

**TORRENTS.** — Désolé, mais le personnel de « Mon Film » est au complet. — Georges Marchal est à Paris en ce moment. Il tourne *Figure de Proue*, Gilbert Dupé. Où vous pourriez le voir ? Mais en scène, s'il joue au théâtre cette saison, ce qui n'est pas impossible. A moins que vous n'avez la chance de le rencontrer dans la rue. Mais c'est moins certain ! — Les adresses des studios de Paris et des environs tiendraient beaucoup trop de place dans cette rubrique. Elles figurent dans n'importe quel annuaire ou Bottin de Paris et de la banlieue.

**TYRONE GÉRARD.** — Le meilleur film français réalisé depuis 1940 ? Cela dépend des goûts. Je trouve votre choix très discuté. Vous pourriez, de même, juger le mien fort mauvais. N'entamons pas une de ces discussions qui ne mènent nulle part. — Les dix plus grandes vedettes (non pas à mon avis, qui n'a rien à faire ici, mais d'après leur notoriété et l'importance de leurs rôles) sont, pour la Warner Bros : Gary Cooper, James Cagney, Errol Flynn, Humphrey Bogart et Bruce Bennett. Bette Davis, Joan Crawford, Barbara Stanwyck, Ida Lupino et Ann Sheridan. — Pour la 20th Century-Fox : Tyrone Power, Cornel Wilde, Henry Fonda, Don Ameche et Dana Andrews. Betty Grable, Linda Darnell, Gene Tierney, Maureen O'Hara et Ann Baxter.

**J. P., ASNIÈRES-LES-DI-JON.** — Distribution d'*Air Force* donnée dans notre n° 23, page 15. — Dans *Toute la ville danse* : Fernand Gravey (Johann Strauss), Louise Rainer (Poldi), Miliza Korjus (Carla), Lionel Atwill (comte Hohenfried), Henry Hull (François-Joseph) et Hugh Herbert (Hofbauer). — Impossible de publier *La Veuve Joyeuse*, film trop ancien dont les photos et le dialogue manquent.

**CEŒURS EN DÉTRESSE.** — Le pseudo à la fin de la lettre, s. v. p. — Gloria Jean a maintenant dix-neuf ans. Elle a les cheveux blonds, les yeux bleus et est célibataire. — Les chansons ne sont pas de mon ressort, mais je pense que n'importe quel marchand de musique doit être en mesure de vous procurer la chanson du film *Narcissa*. — Distribution de *Deux Nigauds dans une île* : Bud Abbott, Lou Costello, Virginia Bruce, Robert Paige et Lionel Atwill.

**N'GAOUSIENNE.** — Nous ne pouvons publier *La Valse dans l'ombre*, dont les droits sont réservés. — Dans *Le Fruit vert* : Diana Barrymore (Carrie), Kay Francis (sa mère, Chris), John Boles (Steve) Robert Cummings (Jimmy Blake), Andy Devine et Ethel Griffies. — *Salut à l'Armée* n'ayant pas encore paru en France métropolitaine, je regrette de ne pouvoir vous en indiquer la distribution.

**ZOZO EXILÉ.** — Abonnez-vous à « Mon Film » en nous donnant votre adresse militaire ; notre revue vous parviendra comme tout autre courrier. — Oui, les fauves que vous voyez dans des films comme *Tarzan l'Invincible* sont authentiques. Les scènes qui vous intriguent, comme celle du combat avec le lion, sont réalisées avec des animaux âgés ou dopés.

**BRIQUET, SAINT-OUEN.** — Je ne sais, sur la distribution de ces films, rien de plus que ce que j'ai déjà indiqué dans ces colonnes. — Fernandel s'appelle Fernand Contandin. Il est né à Marseille en mai 1903. — C'est Bergeron qui jouait le gardien de square Maltaverne dans *Hôtel du Nord*. — En ce qui concerne l'autre renseignement (il s'agit d'un acteur qui joue une scène avec André Luguet) vous avez omis d'indiquer le titre du film.

**Y. DE TREUIL.** — L'enfant qui jouait dans *Tombé du ciel* n'est pas le fils d'acteurs de cinéma. Vous confondez probablement avec Thierry Francoey, fils de Micheline Francoey, que vous avez pu voir dans *Destins* et dans *Vertiges*. — Van Johnson a épousé, voici quelques mois, une Américaine divorcée, Evie Wynn. — Aucun espoir de voir Robert Taylor venir tourner un film en France.

**21.12.13.14.** — Paul Muni s'appelle Muni Weisenfreund. — Spencer Tracy, Erich von Stroheim, Johnnie Sheffield, Basil Rathbone, Claude Rains, Laurence Olivier, George O'Brien, Fred Mac Murray et Robert Montgomery portent leur vrai nom.

**ADMIRATRICES DE BEN.** — Tyrone Power a trente-quatre ans. Je ne saurais vous dire s'il est « aussi beau chez lui qu'à l'écran », car je ne suis jamais allé chez lui. Mais lorsqu'il vint à Paris, en 1938, accompagné de notre compatriote Annabella, qui était alors sa femme, il me parut très beau, en effet. J'ai souvent énuméré ses films, et notamment dans le n° 18 de « Mon Film », page 2. Les plus récemment parus en France sont *Ames rebelles*, *Le Chevalier de la vengeance*, *Le Cygne noir*, *Capitaine de Castille*, *Le Fil du rasoir*, *Johnny Apollo*.

**ODETTE D...** — *Boule de Gomme* étant un film très ancien (il date de 1931), je ne puis vous dire quel chanteur on y entendait.

**ALAIN L. D...** — Renée Saint-Cyr est veuve et mère d'un fils. — Oui, les longs cheveux de Madeleine Sologne sont « bien à elle » ! — Georges Marchal a vingt-sept ans. Il est Français et habite Paris. N'écrivez pas son nom « Marshall », car vous désigneriez ainsi son presque homonyme, le metteur en scène américain George Marshall, ou Herbert Marshall, l'artiste anglais d'Hollywood.

**DENISE DUVAL.** — Nelson Eddy est un chanteur américain connu. Votre idée de le doubler « pour chanter » est donc assez casse... Non, c'est bien lui que vous avez entendu chanter dans *Le Fantôme de l'Opéra*. Par contre, il était doublé pour parler si vous avez vu la version doublée en français.

**DAMGAN, MORBIHAN.** — Une interview de Rosine Deréan a paru dans notre n° 63. — Le tour de Gaby Morlay viendra plus tard. — Rosine Deréan est née le 23 février 1909. Son fils n'est pas celui de Claude Dauphin, mais est né d'une première union. — Principaux films de Rosine Deréan : *Les Perles de la Couronne*, *Arsène Lupin*, *La Route heureuse*, *Le Roman d'un tricheur*, *Marchand d'amour*, etc...

(Suite page 15.)

jeune fille quand elle allait en ville. Il conduisait la voiture, portait les paquets, rendait parfois aussi de menus services à la cuisine... Elisabeth, chargée de provisions et d'emplettes, bavarda galement avec le docteur, tandis que Bill s'empressait d'aller déposer les paquets à l'office. Quand il eut disparu, le médecin dit à la jeune fille :

— Je suis enchanté du changement survenu chez ce garçon. Cette expérience m'intéressait beaucoup et je pensais bien qu'elle serait salutaire, mais le résultat passe mon espérance : il est miraculeux. Jordan est complètement régénéré. Je craignais tout de son découragement, de sa lassitude. Mais il est bien évident que, maintenant, il n'y a plus à redouter de sa part les manifestations de désespoir que je soupçonnais. Je dois vous remercier et vous féliciter, mademoiselle; votre présence, votre influence sont certainement pour beaucoup dans cette guérison. Grâce à vous, ce malheureux a repris espoir en la vie... Encore merci...

Le docteur sortit et Elisabeth demeura un instant interdite; ces paroles l'étonnaient. Elle n'avait jamais osé penser avec précision qu'elle pût être pour quelque chose dans la métamorphose de Jordan. Elle en avait eu cependant, plusieurs fois, la sensation vague et elle en avait été heureuse. Elle ressentait pour lui de la pitié, de l'intérêt, sans doute aussi de l'estime. Elle croyait ne rien éprouver au delà de ces sentiments. Mais pouvait-elle affirmer que Jordan, toujours si réservé en attitude et en propos, n'en éprouvait pas d'autres à son égard? Très troublée, elle le rejoignit à l'office. Il achevait quelques rangements, et demanda :

— Puis-je vous aider à quelque chose, mademoiselle ?

— Oui, dit Elisabeth, en dissimulant la gravité de ses pensées. Épluchez quelques pommes de terre, je vous prie. Il y avait match de football pour vos camarades, aujourd'hui, ajouta-t-elle tandis qu'il commençait son travail. Ne jouez-vous pas au football, Jordan ?

— Si, mademoiselle. Autrefois... avant, je faisais partie d'une bonne équipe. J'étais gardien de but.

— Ah? Je regrette de vous avoir emmené en courses, en ce cas. J'aurais dû vous envoyer jouer; j'aurais conduit la voiture...

— Oh! non, mademoiselle. Je préfère de beaucoup avoir conduit moi-même.

— Vous trouvez donc que je conduis mal? fit Elisabeth en souriant.

— Pas du tout! Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire, répliqua Bill précipitamment et avec embarras. Mais cela... cela m'exerce pour plus tard.

— Vous désireriez être chauffeur, plus tard? demanda gravement la jeune fille.

Bill soupira, laissa échapper une pomme

de terre, qu'il reprit vivement, et répondit d'une voix altérée — Je ne sais pas... Je ne me rends pas bien compte, mademoiselle. Certains disent que... que cela nuit toujours d'avoir... été en prison; que c'est fini, que la vie vous rejette, qu'on ne peut plus rien espérer, et que l'on finit toujours par revenir ici. Le croyez-vous, mademoiselle ?

— Non, Jordan, murmura Elisabeth.

— Vous, par exemple, mademoiselle, est-ce que ça vous gênerait de rencontrer dans la vie quelqu'un qui... qui aurait fait de la prison ?

— Non, Jordan, dit encore la jeune fille.

Et elle ajouta aussitôt :

— Vous pouvez partir, à présent, je finirai moi-même...

Bill se leva comme à regret, se dirigea vers la porte. Elisabeth ne pouvait plus douter, maintenant; elle avait compris que la métamorphose « miraculeuse » constatée par le docteur avait une cause non moins miraculeuse : l'amour. Comme Bill allait sortir, elle le rappela et le rejoignit vivement près de la porte :

— Jordan, j'ai perdu, il y a quelques jours, un mouchoir. Ne l'auriez-vous pas trouvé dans la voiture ?

— Non, mademoiselle, répondit Bill après une hésitation.

— En êtes-vous bien sûr? Un mouchoir blanc, bordé de bleu. J'y tenais beaucoup. Vous ne savez pas où il peut être ?

— Non, mademoiselle, répéta Bill.

Elisabeth le regarda profondément. Le regard de Bill fléchit.

— Allons, Jordan, rendez-moi ce mouchoir, dit doucement la jeune fille.

Bill baissa les yeux. Sous sa veste de détenu, il alla chercher, sur sa poitrine, le mouchoir blanc bordé de bleu, le tendit à Elisabeth d'un geste lent, et sortit sans oser la regarder. Pourtant, il sentait bien qu'il ne l'avait pas fâchée. Un peu attristée seulement, peut-être. Mais lui-même n'était-il pas secrètement attristé, effrayé, parfois, de son amour, qu'il jugeait hardi et insensé, mais qui le rendait si heureux ?

Ce soir-là, lorsque les détenus eurent regagné, pour la nuit, leurs tristes cellules, Bill remarqua chez Finch, habituellement calme et indéchiffrable, une sorte d'attente grave et fébrile. Finch lui en donna bientôt la raison :

— Je t'avais dit que je travaillais à un plan d'évasion. C'est terminé : c'est pour la nuit prochaine. Mais, cette fois, je pense que tu ne désires plus en être ?

Bill regarda son compagnon avec amitié, pensant aux risques qu'il allait courir. Mais quels changements étaient survenus depuis le jour où lui, Bill, criant sa révolte, suppliait Finch de l'emmener! Aujourd'hui, cette évasion, il ne voulait plus la tenter...

— Je te comprends, petit, poursuivait Finch. Tu as maintenant tes raisons de vouloir rester

Bill, épuisé par l'effort, s'était évanoui.



ici. Jack aussi a les siennes, mais elles sont différentes...  
Il se tourna vers le Balafre, dont le mystérieux visage sourit furtivement :

— Bonne chance, Finch. Qui est dans le coup ?  
— Nous partons à trois : Teix, Ranch et moi.  
— Teix, c'est bien, fit Jack. Mais je n'aime pas que Ranch soit dans le coup : c'est un faux jeton !

Le lendemain, à la nuit tombée, Finch, comme convenu, rejoignait dans la cour ses compagnons d'évasion. Il longeait les murs, s'immobilisant de temps à autre, franchissant par bonds l'espace qui le séparait du lieu de rassemblement. Quand il y fut parvenu, à sa grande surprise, il n'y trouva que Teix, dont la haute silhouette était tapie dans l'ombre.

— Où est Ranch ? demanda Finch.  
— Pas vu, murmura Teix. Je n'y comprends rien. Ça va être l'heure... Il va falloir se tirer sans lui...

Et ils recommençaient à ramper le long du mur lorsqu'un projecteur, s'allumant brusquement au faite d'une des tourelles de guet, se mit à balayer la cour d'un faisceau lumineux.

— On a été « donnés » ! proféra Teix. On est faits !  
— Peut-être pas encore ! dit Finch.

Risquant le tout pour le tout, il tira un revolver de sa poche, visa la tourelle. Le coup de feu éclata, suivi d'un fracas de verre brisé. Mais, aussitôt, dix autres projecteurs s'allumèrent, fouillant chaque recoin de la cour. Teix et Finch, emprisonnés dans l'implacable faisceau de lumières, ne luttèrent plus. Une rafale de mitrailleuse ; Finch s'affaissa, tenant encore en main son revolver. Trois gardiens accouraient, armés, ayant Lardy à leur tête. Ils cernèrent Teix qui, dédaigneux, leva les mains. Le cruel sourire de Lardy exprimait la jubilation :

— Alors, Teix ? On se promène la nuit, maintenant ? Je



nant avec plus d'attention la rude figure penchée sur la sienne :

— Mais je crois te connaître, toi, décidément ! C'est moi qui t'ai fait condamner ?  
— Oui.

Arrivé au lieu de rendez-vous, Finch n'y trouva que Teix.

— Quel est ton nom ?  
— Red Person.  
— Qu'avais-tu fait ?  
— Coupé le cou à un type, répondit l'autre laconiquement.

A ce moment précis, le rasoir, guidé par la grosse main de Red, passait sur la gorge de Mathews enduite de savon. Malgré lui, le directeur sursauta. La situation était peut-être plaisante, mais, après tout, tous les jeux ne sont pas bons ! Heureusement, Mac Lane, l'inspecteur des prisons, pénétra alors dans le bureau et fit diversion. Red, goguenard, s'en alla, remportant rasoir, savon, blaireau et flacons.

— Ah ! ça, mais... sais-tu par qui tu te fais raser ? demanda Mac Lane. C'est Red Person, tu sais, celui qui...

— Oui ! soupira Mathews qui se tamponnait le visage avec une serviette. Je sais : il vient de me le dire lui-même !

Mac Lane faillit éclater de rire, mais il renonça à faire la tragique plaisanterie qui s'imposait. D'ailleurs, il y avait des préoccupations plus pressantes, au cœur même de la Prison Centrale :

— Dis donc, fit Mac Lane, qu'as-tu fait du prisonnier qui a mouchardé ?

— Tu penses bien que je ne l'ai pas laissé avec les autres : je l'ai pris ici, comme ordonnance. Là, du moins, il est en sûreté. Il claque de peur comme un rat pris au piège !... Quelle histoire !... Et moi je perds l'appétit à la pensée que les autres pourraient quand même venir le tuer ! C'est que je suis responsable de sa vie ! Tâche de m'en faire débarrasser le plus vite possible !

— Évidemment, dit Mac Lane. Je vais demander son transfert. Mais, d'ici là...

— Il mange, travaille et couche ici, expliqua Mathews en désignant une petite pièce, séparée de son bureau par une tenture. Cependant, je ne suis pas tranquille. Il ne se passera rien, peut-être...

— Je l'espère. Tu n'envisages pas d'éloigner Élisabeth ?  
— Si. On ne sait pas ce qui peut se produire, alors j'ai décidé de l'envoyer pour quelque temps chez sa tante Anna. Elle partira aujourd'hui même. Ah ! que tout cela ne me fasse pas oublier William Jordan : pense à ma demande concernant sa mise en liberté. J'y tiens beaucoup.

— Compte sur moi, fit Mac Lane. N'as-tu rien de plus à me dire ?

— Non... Heu ! si, reprit Mathews en riant. Apporte-moi donc un rasoir mécanique !

Peu après, Élisabeth quittait la Prison Centrale, dans la voiture conduite par William Jordan. Les deux jeunes gens



Bill et Mathews se retrouvèrent face à face.

me doutais que vous prépariez quelque chose, tous les deux. Mais sans Ranch, je ne vous aurais sans doute pas eus ! Tu vas aller réfléchir au cachot, mon garçon !

Teix, impassible, ne semblait pas entendre : il regardait Finch que les gardiens relevaient, mort.

\* \* \*

Le lendemain, Mathews, tout en réfléchissant à l'incident de la nuit, qu'il jugeait grave, se faisait raser par un de ses domestiques-détenus. L'homme s'appliquait, silencieux, à sa tâche, et le directeur, les yeux clos, se prêtait tranquillement à l'opération sans laisser rien paraître de ses soucis. Pourtant, il demanda à son valet de chambre-barbier :

— Tes camarades et toi, vous savez tous ce qui s'est passé exactement cette nuit, n'est-ce pas ? Les nouvelles vont vite dans les prisons...

— Oui, fit l'homme.  
— Et, évidemment, on en parle...  
— Oui, redit l'homme. Et vous savez aussi qu'on n'aime pas les mouchards, nous autres.

— Je sais, répondit Mathews.  
Il échangea un bref regard avec son barbier. Puis, exami-



Mac Lane arriva chez Mathews au moment où celui-ci se faisait raser par Red Person.

étaient silencieux. Arrivée à la petite gare, Élisabeth prit sa valise des mains de Bill et lui sourit. Il regardait la jeune fille avec tristesse et osa enfin lui demander :

- Serez-vous absente longtemps, mademoiselle ?
- Non, Jordan, pas très longtemps. Je vais passer une quinzaine de jours chez ma tante Anna.
- Alors, je vais passer quinze jours à attendre votre retour.
- Mon Dieu... Jordan ! Ne ferez-vous rien d'autre ?
- Rien qui comptera. Je n'ai de joie qu'à vous voir et à vous entendre !
- Il ne faut pas parler ainsi. Il faut penser à l'avenir qui vous attend, à votre libération qui est proche, — je le sais, j'ai entendu père en parler — à votre vie, que vous allez refaire...
- Je n'ai aucune ambition que vous voir chaque jour, et je ne demande rien de plus !
- Je ne vous crois pas ! cria Élisabeth que cette exaltation sans bruit bouleversait.
- Si, mademoiselle, dit Bill avec ferveur et respect. Il faut me croire !

Le train entrait en gare et Élisabeth y monta précipitamment. Son cœur était en désarroi. Elle vit Bill la suivre des yeux aussi longtemps qu'il le put et, brusquement, elle trouva affreux de le quitter. Mais elle se mit à espérer que, du moins, cette absence lui permettrait de se recueillir et de voir clair en elle-même.

Cependant, à la prison, le gardien-chef Lardy montrait quelque nervosité. Il arpentait avec inquiétude le bureau du directeur et disait :

— L'atmosphère n'est pas rassurante, monsieur Mathews. Ils sont trop silencieux, trop mystérieux. Je crains qu'ils ne préparent quelque chose. Tenez, voyez-les : les gardiens essayent de les disperser, mais ils se rassemblent après leur passage, comme pour se donner un mot d'ordre...

Mathews et le gardien-chef observèrent, de la fenêtre, la foule mouvante et incompréhensible des détenus. Ceux-ci ne faisaient pas de bruit, mais se déplaçaient, en effet, suivant des lignes difficiles à déchiffrer. De leur observatoire, Mathews et Lardy ne pouvaient pas comprendre le sens de ces mouvements.

Mais, dans la cour, chaque porteur du message, en rencontrant un camarade, lui transmettait cette consigne : « Pour Ranch, on y va à 2 h. 15... à 2 h. 15... à 2 h. 15... »

— Si vous craignez quelque chose, dit Mathews, abrégez la promenade, remettez-les en cellules et faites doubler les sentinelles. Vous placerez un garde de plus dans l'escalier qui mène ici.

Lardy s'élança au dehors pour exécuter ces ordres. Mathews, pensant que, les détenus étant enfermés et la garde doublée, la vie de Ranch le mouchard n'était plus en danger, demanda qu'on lui envoyât William Jordan dès que celui-ci rentrerait de la gare. Et il s'assit à son bureau pour travailler.

Les prisonniers avaient été remis en cellules et tout semblait rentré dans l'ordre. Lardy, en faisant sa ronde, croisa Jack qui vaquait tranquillement à son travail. Le Balafré soutint avec froideur le regard cruel du gardien-chef, mais ne dit rien. Il était 2 heures.

Quelques minutes plus tard, Jack, poussant, tel un domestique parfaitement stylé, une petite table roulante sur laquelle était servi le thé, entrait dans le living-room du directeur : M<sup>lle</sup> Catherine, la sœur de Mathews, s'y trouvait seule et tricotant. Elle sursauta en entendant Jack lui demander, sur le ton respectueux et neutre du parfait valet :

— Un peu de thé, mademoiselle ?

— Le thé ? Déjà ? Mais je n'en ai pas demandé ! Enfin, puisqu'il est là, je vais en prendre une tasse !

Et Jack s'éloigna, après s'être incliné impassiblement, tandis que la vieille demoiselle buvait sa tasse de thé.

Pendant ce temps, Bill Jordan entrait dans le bureau du directeur.

— Te voilà, petit ! fit Mathews. Je ne t'ai guère vu, aujourd'hui ! Il est vrai que tu arrives de la gare...

— Oui, monsieur, répondit Bill. Et, ce matin, il y a eu un enterrement.

Mathews regarda Bill profondément. Il savait l'amitié de Bill pour Finch. Homme, peut-être l'approuvait-il. Directeur, il ne



pouvait s'attendrir sur la mémoire d'un repris de justice, récidiviste et révolté.

— Je t'ai fait venir, dit-il, pour te parler de ta libération, que j'ai demandée et que j'espère prochaine.

Mais, avant que Bill eût pu répondre, un vacarme effrayant se mit à agiter la prison de haut en bas : hurlements, cris d'animaux, objets entrechoqués, glapissements, martèlements de pieds. Il était 2 h. 15.

— Les voilà qui commencent ! s'écria Lardy en faisant irruption dans le bureau.

— Je descends avec vous, voir ce que ça signifie ! répondit vivement Mathews. Toi, petit, dit-il à Jordan, attends-moi ici et surtout ne quitte pas cette pièce !

Bill, resté seul dans le bureau, écouta un instant la grande clameur. Soudain, un être falot et tremblant, surgi de derrière la tenture, s'approcha de lui en claquant des dents. Bill eut un recul méprisante : c'était Ranch le mouchard.

— Qu'est-ce que c'est, Bill ? Pourquoi ce chahut ?...

En faisant sa ronde, Lardy rencontra Jack qui vaquait à son travail.

— Je ne sais pas... Une bagarre, sans doute, répondit Bill sans lui accorder un regard.

— Non! cria l'autre en pleurant. Ils ne brailleraient pas tous à la fois comme ça. Non! C'est un coup monté pour avoir ma peau! C'est à moi qu'ils en ont! Ils veulent me tuer!... Bill, aie pitié de moi! Va voir ce qu'ils veulent!... Ils me font peur, Bill!

Bill se tourna enfin vers le misérable traître qui, ayant failli au code des détenus, à la grande loi de fidélité et de silence, méritait, à leurs yeux, de mourir. Ranch était un petit homme mince et blême, aux traits indécis, aux yeux fous qui ne savaient où se fixer. Il pleurait et joignait les mains. Bill se sentit écoeuré, vaguement apitoyé aussi, devant cette lâcheté et cette épouvante.

— C'est Lardy qui m'a cuisiné... Je ne savais plus ce que je faisais... Vont-ils me tuer, Bill?... Je t'en supplie, descends seulement l'escalier, va demander au gardien ce qui se passe et reviens me rassurer, Bill!

Jordan haussa les épaules avec dégoût et sortit de la pièce. Non loin de là, cependant, dans le living-room, Jack s'approchait une fois de plus de M<sup>lle</sup> Catherine :

— Encore un peu de thé, mademoiselle ?

Mais la bonne demoiselle ne répondit pas : adossée à son fauteuil, elle dormait. Jack répéta sa question, n'eut pas de réponse et, avec calme, prit sur la petite table roulante la tasse dans laquelle il avait versé du somnifère et la remplaça par une autre. Puis il passa dans le bureau.

Ranch le mouchard, qui regardait dans la cour, sentit une présence derrière lui. Il se retourna, épouvanté. Jack, de son pas tranquille, marcha vers lui. Glissant de sa manche jusque dans sa main, une lame apparut, luisante. Ranch voulut crier. Jack bondit sur lui et, l'entraînant derrière la tenture de la petite pièce voisine, il fit justice selon la loi des réprouvés.

Lorsque Jack sortit de derrière la tenture, Bill, qui revenait dans le bureau, apparut sur le seuil. Jack courut vers lui :

— Ne reste pas ici, petit; file vite!

— Impossible. M. Mathews m'a ordonné de l'attendre.

— Va-t'en, Bill... Sinon, tant pis pour toi!

Et, ayant dit, Jack disparut, traversa le living-room et gagna les autres pièces de l'appartement. Bill ne bougea pas. Une minute plus tard, Mathews et Lardy apparaissaient. Le vacarme avait cessé comme par enchantement.

— Rien d'anormal en bas, sauf le chahut, dit le gardien-chef. Donc, ils exprimaient peut-être leur mécontentement pour je ne sais quelle raison. Ou bien ils cherchaient, par ce bruit, à couvrir un autre bruit, à nous détourner de quelque chose qui se passait ailleurs...

— Ailleurs? Où? Ici? Mais l'escalier était gardé, et il n'y avait ici que ma sœur et...

Mathews interrompit sa phrase et courut vers la petite pièce où se tenait habituellement Ranch : il buta sur le cadavre du mouchard. Affolé, Mathews se rua sur Bill :

— Tu n'as pas fait ça, petit? Tu ne m'as pas fait ça, à la veille de ta libération?

— Non, monsieur.

— Mais tu sais qui l'a fait : tu n'as pas quitté cette pièce!

— Je suis descendu un instant, pour parler aux gardes. Je n'ai rien vu.

— Bill, tu cherches à couvrir quelqu'un. Dis-moi qui a fait cela? Mais si tu ne le dis pas, petit malheureux, on t'accusera!... On te remettra au chanvre et adieu la liberté, la vie peut-être, même!... Bill, je t'en supplie, ne garde pas ce secret : dis-moi qui a tué Ranch. N'obéis pas à un code établi par des assassins, des voleurs! Obéis à la loi des honnêtes gens!... Bill, qui est l'auteur de ce meurtre?

— Je ne sais pas, monsieur. Je ne parlerai pas!

Bill, éperdu, gardait un silence obstiné. Il entrevoyait sa liberté perdue, Elisabeth perdue, sa vie perdue, mais il ne parlait plus. Mathews, épuisé, atterré, abandonna la lutte :

— Allez-y, dit-il à Lardy. Il n'y a rien à faire : emmenez-le.

— Il sera moins crâne dans huit jours! ricana le gardien-chef.

Mathews courut dans le living-room, mais sa sœur, qui se réveillait, convint qu'elle avait fait « un petit somme », se rappela que Jack Hawkins lui avait apporté le thé, mais ne sut pas dire si l'un des domestiques ou toute autre personne avait traversé la pièce dans la direction du bureau. Le secret de la mort de Ranch restait donc entier.

\* \* \*

Les jours passaient. Bill connaissait les horreurs du cachot, de la nuit continuelle, de la faim. Lardy venait et le « cuisinait » savamment, avec un luxe de cruauté qui révoltait les gardiens eux-mêmes, en faction devant la porte des affreux réduits. D'un cachot voisin, la voix du grand Teix, enfermé depuis la mort de Finch, encourageait le jeune homme :

— Tiens le coup, petit! Ne te laisse pas faire par cette brute!

Et Bill se taisait.

Ses camarades ne l'oublièrent pas. Jack pensait à lui. Mais

Jack, ayant exécuté Ranch, se réservait encore l'exécution de Lardy et, pour en guetter et en saisir l'occasion, il voulait garder la possibilité d'évoluer dans la prison. Cependant, dans les cuisines, on préparait l'envoi d'une lame à Bill Jordan :

— Très utile, une lame dans un cachot, dit un des détenus préposé à la préparation du pain et du seau d'eau destinés à Bill. Ça peut servir à se laisser glisser, mais aussi à se débarrasser d'un gêneur...

C'est ainsi qu'un couteau bien tranchant, dissimulé dans un pain, prit la direction du cachot de Bill.

Se même jour, Elisabeth rentrait de ses courtes vacances. Son père l'accueillit avec effusion. Mais il remarqua chez la jeune fille un air préoccupé qui le surprit. Il lui en demanda la cause.

— Père, dit simplement Elisabeth, où est Jordan ?

En effet, c'était un autre détenu qui avait conduit la voiture de la gare à la prison. Mathews raconta à sa fille l'assassinat de Ranch, l'obligation où il s'était trouvé de mettre Bill au cachot, sa libération compromise... Le ravage qu'il vit sur les traits d'Élisabeth l'étonna.

— Père, s'écria la jeune fille, Jordan est innocent; j'en suis sûre et vous aussi! Sauvez-le; vous le pouvez, vous le devez!

— Tu divagues, ma chérie. Tu n'entends rien à ces choses! Mais comme tu es bouleversée! Que se passe-t-il, Élisabeth?... Jamais je ne t'ai vue ainsi! Qu'y a-t-il, je veux le savoir!

La jeune fille s'était jetée dans les bras de son père. Elle le regarda avec franchise et dit :

— Nous nous aimons, père.

— Quoi? cria Mathews. Jordan et toi? De quand date cette histoire ?

— Il n'y a pas d'histoire. Il ne m'a jamais dit un mot d'amour. Mais ses regards, son attitude... Quant à moi... je n'avais pas bien compris que je l'aimais, mais ces deux semaines de calme, de recueillement, que je viens de passer m'ont éclairée. Je l'aime, père. Je veux être sa femme. Sauvez-le!... Vous me croyez?... Vous ne m'en voulez pas ?

— Ma chérie, je te sais raisonnable et loyale. Et comment te dirai-je que tu as mal choisi puisque moi-même j'ai toujours eu de la sympathie pour ce malheureux enfant. Toujours... Dès notre première rencontre! Je ferai tout mon possible pour le sauver!

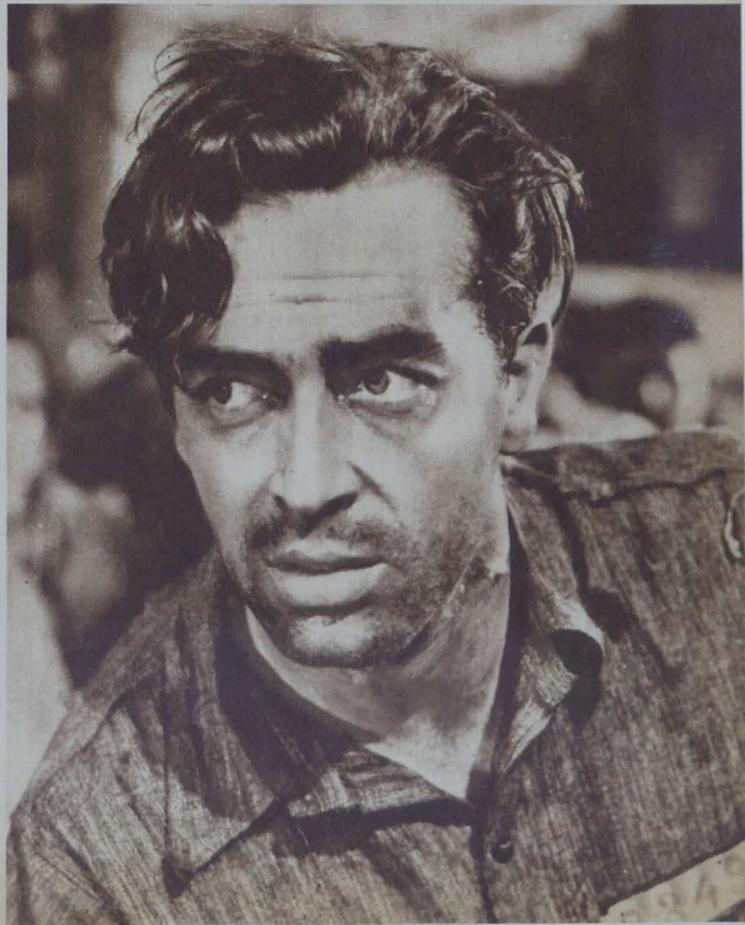
Il prit le téléphone :

— Dites à Lardy de descendre au cachot chercher Jordan et de me l'amener.

La nouvelle de la descente de Lardy au cachot fit vite le tour de la prison.

— Il va peut-être passer un mauvais quart d'heure! s'exclama le détenu-cuisinier. On a envoyé une lame à Jordan, ce matin! La rencontre va être mouvementée, si tout va bien! Mais Jack le Balafre n'était pas tout à fait de cet avis :

Bill était défiguré par les privations et l'angoisse.



— Non, dit-il. Bill n'aura pas de plaisir. Je vais à mes rendez-vous moi-même!

Et, avisant un gardien qui parcourait les cuisines :

— Tu as une sale tête de vendu! lui dit-il calmement.

— Voyou! cria l'autre. Tu m'insultes? Au cachot, tout de suite!

— Au cachot? Ça me convient, justement! fit Jack.

Quelques minutes plus tard, Mathews, dans son bureau, calmait l'impatience d'Élisabeth qui s'alarmait de ne pas voir arriver Bill :

— Ne t'agite pas, ma petite fille. Les cachots sont éloignés, mais ils ne vont plus tarder, maintenant...

Soudain, un gardien fit irruption dans le bureau :

— On se bat dans les cachots, monsieur!

Sans perdre un instant, et sans même penser à retenir Élisabeth qui le suivit, Mathews se précipita vers les cachots.

Jack était arrivé alors que Lardy, ouvrant la porte de Bill, faisait sortir celui-ci de son réduit. Assommant un des gardiens, Jack lui avait pris son revolver et, embusqué derrière la porte du cachot de Bill, il refusait de se rendre. Lardy, revolver en main, et un groupe de gardiens armés de mitraillettes le menaçaient en vain.

— Allons, Hawkins! lui cria Mathews. Ne m'oblige pas à faire donner les gaz! Je te promets de renoncer aux sanctions si tu sors immédiatement. Tu me connais : ma parole et mes marchés sont valables. Allons, jette ce revolver! Fais cesser cette bagarre qui ne te mènera à rien qu'à te faire descendre inutilement!

— Ça, c'est un détail! fit Jack. Je suis venu pour régler un compte plus important que ça!... Enfin, tenez, je le fais pour vous, Mathews!...

Et il lança son revolver qui, glissant dans l'ombre sur le sol noir des cachots, vint jusqu'aux pieds de Mathews qui le ramassa. Mais Jack, derrière la porte qui l'abritait, avait vu briller dans l'ombre le couteau envoyé à Jordar le matin même.

Il le ramassa furtivement, puis se leva, sortit comme s'il allait se rendre. Lardy, le croyant désarmé, bondit sur lui avec un cri de victoire. Mais, prompt comme l'éclair, Jack le saisit, lui tordit un bras et, se faisant un rempart du corps de Lardy, cria :

— Tirez-moi dessus, maintenant : vous me descendrez, mais vous descendrez en même temps un beau lâche! Dis-leur, lâche, ce que tu m'as fait quand j'ai été libéré sur parole! Dis-leur ce que tu as fait à Finch et à Teix! Moi, je leur dirai comment j'ai tué Ranch pour le punir de t'avoir écouté!

— Toi? C'est toi? cria Mathews. Jordan, sors immédiatement!

— Oui, petit, sors! fit Jack. Laisse-moi finir ça moi-même! Mi-rampant, mi-marchant, Bill, défiguré par deux semaines de privations et de misère, sortit de l'ombre et s'en vint aux côtés de Mathews qui le prit paternellement par les épaules.

— Hawkins! répéta Mathews. Une dernière fois, viens! Ma promesse est toujours valable.

— Mais moi, fit Jack, mon compte n'est pas encore réglé! Il y eut un silence. On devina le cri de Lardy que la lame venait d'atteindre. Jack desserra son étreinte et Lardy, mort, s'affaissa. Aussitôt, les mitraillettes des gardiens firent leur œuvre et Jack, ayant « réglé son compte », rejoignit sa victime dans la mort.

Mathews entraîna Bill :

— Ta libération est arrivée, petit.

En haut de l'escalier des cachots, Élisabeth se tenait, frémissante. Elle se jeta dans les bras de Bill :

— Mon amour, mon amour! murmura-t-elle en se serrant contre lui. Comme vous avez dû souffrir!

— C'est oublié, maintenant!... dit Bill en l'enlaçant.

Et il marcha avec elle vers la liberté, vers le bonheur, vers l'espoir de vivre, enfin.

FIN

Élisabeth, frémissante, se serra contre Bill.



## PLUS DE POINTS NOIRS

en 7 jours avec la Crème spéciale du Docteur ARION. Vente partout : 175 francs. ARION, 33, fg Montmartre - PARIS.

## ENTRE NOUS

(Suite de la page 9.)

**VIVENT GARY, HUMPHREY ET DANA.** — Impossible de publier *Désir*, ni *Le Général est mort à l'aube*, films anciens, dont les photos sont trop usagées et dont les dialogues n'existent plus. — Impossible de publier *L'Homme de la rue* (*Meet John Doe*) dont les droits sont réservés.

**LES TROIS DE LA ONZIÈME.** — Nous ne publions pas de chansons parce que nous n'en avons pas le droit ! Les chansons sont la propriété des éditeurs de musique ; à chacun son métier. — Pas de film avec Robert Young dans nos projets immédiats ; mais cela peut venir. — Votre lettre a été transmise dès réception.

**TATA HANY.** — Ingrid Bergman porte son vrai nom. Née à

Stockholm. Mariée au Dr Lindstrom. — Nous avons publié *L'Homme fatal* (« Mon Film », n° 4) avec James Mason. — Robert Taylor (vrai nom : Spangler Arlington Brugh) est né à Filley (Nebraska), le 5 août 1911. Marié depuis 1939 à Barbara Stanwyck. Il a tourné, depuis ses débuts à l'écran (1934), de nombreux films dont la liste est trop longue pour figurer ici.

**DEUX FOLLES DE JEAN MARAIS.** — Jean Marais n'est pas fiancé. — Martine Carol non plus. — Principaux films de Michèle Alfa : *Lumières de Paris*, avec Tino Rossi ; *Le Pavillon brulé*, avec Jean Marais ; *Le Dernier des six*, avec André Luguet, Jean Chevrier et Pierre Fresnay ; *Jeanou*, avec Roger Duchesne ; *L'Ange de la Nuit*, avec Jean-Louis Barrault et Henri Vidal ; *L'Homme qui vendit son âme*, avec André Luguet ; *Le Comte de Montecristo*, avec P. Richard-Willm ; *L'Aventure est au coin de la rue*, avec Raymond Rouleau ; *A la belle Frégate*, *La Neige sur les pas*, *Port d'attache*, avec René Dary et Henri Vidal ; *La Femme que j'ai le plus aimée*, avec André Luguet ; *L'Aventure est au coin de la rue* et *Le Secret de Mme Clapain*, avec Raymond Rouleau ; *Quartier Chinois*, avec Sessue

Hayakawa ; *Erreur Judiciaire*, avec Jimmy Gaillard et Jean Davy.

**TÉNÉBREUSE AIMÉE.** — N'espérez pas voir ma photo dans « Mon Film ». *L'incognito* sied trop bien au Camériste. — Principaux films de Claire Trevor : *Rue sans issue*, *La Vallée des Géants*, *La Chevauchée fantastique*, *La Loi du Far-West*, *Les Desperados*, *Texas*, *Les Aventures de Martin Eden*, *Franc Jeu*.

**JANINE DE RENNES.** — Souvent parlé ici de Gary Cooper. Il ne connaît que quelques mots de français. Ses derniers films parus en France sont : *L'intrigante de Saratoga*, *L'Odyssee du Dr Wassell* (publié dans « Mon Film » n° 57), *Casanova le petit*, *Pour qui sonne le glas* (« Mon Film » n° 72), *L'Homme de la rue*, *Le Grand Bill*, *la Cape et l'épée*. — Lettre transmise.

**GISÈLE ET MARCELLE G.** — Nous ne publions pas les films que vous citez. — Distribution du *Père Goriot* donnée dans notre n° 47, p. 2. — Dans *Les Aventures de Casanova*, première époque : Georges Guétary (Casanova) ; Aimé Clariond (le gentilhomme d'Espagne) ; Gisèle Casadesus (Geneviève) ; Noëlle Norman (Clotilde) ; Diman (Esprit) Hélène

Dassonville (Henriette) ; Luce Feyrer (la Borelli) ; Georges Tourreil (Piquebise) ; auxquels viennent s'ajouter, pour la deuxième époque, Jean Tissier (le banquier hollandais) ; Gisèle Préville (sa femme) ; Jacqueline Gautier (Coraline) et Micheline Gary (Consuela). — Derniers films de Jean Desailly : *Amours, délices et orgues* (*Collège Swing*), *Carré de Valets*, *Une grande fille toute simple*.

**MARIA JOAN.** — Nous avons publié *Le Diable au Corps* (n° 67) et publierons *Café du Cadran*. — Tyrone Power, trente-quatre ans, divorcé d'Annabella, non remarqué pour le moment. Il répond, je crois... — Jean Chevrier, trente-deux ans, célibataire. Il répond.

### LE CAMÉRISTE.

**LETRES TRANSMISES.** — M. Gévaux. — M<sup>lle</sup> Pierson. — S.-B. Vendôme. — Maria Campo. — S. Toulouse. — P. Sergent. — Très jeune lectrice, Casa. — M<sup>lle</sup> Hébert. — Ange Rose. — P.-L. S... — Ginette. — M<sup>lle</sup> Gauthron. — M<sup>lle</sup> Canillac. — G. Cadieux. — M<sup>lle</sup> Rita H. — J. Bastide. — J. Duhoc. — Lapin Blanc.

### NUMÉROS DÉJÀ PARUS

N° 1 à 22 inclus : épuisés.

Numéros de 8 francs.

- 23 — Adieu, Chérie...
- 24 — La Rançon du bonheur.
- 25 — La loi du Nord.
- 26 — Le divorce de Lady X.
- 27 — Laura.
- 28 — Vendetta.
- 29 — Fausse Alerte.
- 30 — Le signe de Zorro.
- 31 — Macadam.
- 32 — Les Conquistadors.
- 33 — Les Chouans.
- 34 — Capitaine Kidd.
- 35 — Amours, Délices et Orgues (Collège Swing).
- 36 — La loi du Far-West.
- 37 — L'Age d'Or.
- 38 — La Rose du Rio.
- 39 — La Symphonie Pastorale.
- 40 — Pas si bête.
- 41 — Le Prince Charmant.
- 42 — Le Chevalier de la vengeance.
- 43 — Elles étaient douces Femmes.
- 44 — Rome, Ville Ouverte.
- 45 — Sans Lendemains.
- 46 — Paris-New-York.
- 47 — L'Éternel Retour.
- 48 — Sévénade.
- 49 — Battement de Cœur.
- 50 — Les Hauts de Harlevent.
- 51 — Ames Rebelles.
- 52 — Chanson d'avril.
- 53 — La Lettre.
- 54 — Inspecteur Sergil.
- 55 — Casablanca.
- 56 — Tessa, la nymphe au cœur fidèle.
- 57 — L'Odyssee du Docteur Wassell.
- 58 — Espionne à bord.
- 59 — Contre-Enquête.
- 60 — Le ciel peut attendre.
- 61 — L'éventail.
- 62 — Les 4 plumes blanches.
- 63 — 13, rue Mademoiselle.
- 64 — Le silence est d'or.
- 65 — La double énigme.
- 66 — Rendez-vous à Paris.
- 67 — Le Diable au corps.
- 68 — Une femme dangereuse.
- 69 — Le Chant de l'Exilé.
- 70 — Une vie perdue.
- 71 — Miroir.
- 72 — Pour qui sonne le glas.
- 73 — Manon Lescaut.
- 74 — La vie passionnée des sœurs Brontë.
- 75 — Les Tueurs.
- 76 — A chacun son destin.
- 77 — La dernière chevauchée.

Chaque numéro est envoyé contre la somme de 8 fr. selon les numéros choisis. (Ajouter 10 fr. d'expédition, quel que soit le nombre d'exemplaires demandés.)

## MON FILM

5, boul. des Italiens, PARIS (2°).

Aucun envoi contre remboursement.

## COLLECTION "LIVRE DU FILM"

**OVERLANDERS**  
"LA ROUTE EST OUVERTE"  
de  
L'AVENTURE  
DE L'ACTION  
DE L'AMOUR

96 PAGES - 16 PHOTOS  
DU FILM

EN VENTE PARTOUT 50<sup>FRS</sup>

**WORLD FILM PUBLICATIONS 10 r. du Fg. Montmartre PARIS**



Renseignez-vous sur votre avenir. Joindre 40 fr. enveloppe timbrée. Mme ADAM, 89, faub. St-Martin, PARIS. Reçoit de 9 h. à 18 h. 30.

### LE BAROMÈTRE DE VOTRE AVENIR

Posez six questions et vous serez édifié, joindre date de naiss. et 50 francs à Mlle PACQUET B. P. 76-16. Paris-16. Serv. A.

**MARIAGES** Foyer pour tous, 2 bis, r. Lyon, Paris. Listes mensuelles pli fermé; 12 fr. timb (28<sup>e</sup> année).

**GABY CHRISTEL** Voyante célèbre Astrof. Secret infallible pr. retour d'AFFECTION - 154, rue Rivoli (face M<sup>o</sup> Louvre). T. l. j. 10 - 19 h. et correspondance.

### Horoscope Scientifique

Êtes-vous né entre 1882 et 1932 ? Oui ? Alors, saisissez votre chance. Envoyez date et lieu de naissance, enveloppe timb. et 80 frs. Professeur VALENTINO, Serv. B. N. 40, 27, r. Cronstadt, PARIS (XV<sup>e</sup>). Vous serez stupéfié.

### NE PAYEZ PAS D'AVANCE

Amour, Affaires, Santé, etc.

**P. Théo LEANDRE** (Serv. P. I.), B. P. 41, Orléans. Spéc. d'écriture, date de naiss. Enveloppe timb. plus 18 fr. en timb. pour frais. Prix de l'horoscope 150 fr. Mais vous paierez seulement quand vous aurez satisfaction

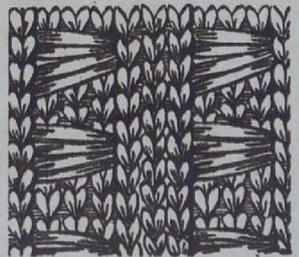
### Pour être heureuse en amour

Notice contre mandat de 50 fr., à "Édit. Vicq.", 19, rue Martial-Prudet, Limoges.

### UN JOLI POINT DE

## TRICOT

« LES ORIFLAMMES »



Vous trouverez la description de ce point nouveau dans le 3<sup>e</sup> recueil « 24 points de tricot » qui vous sera encore plus précieux que les précédents. Sans avoir à le feuilleter, vous trouverez instantanément le point désiré et son explication très claire accompagnée d'une photographie.

Pour recevoir ce recueil, il vous suffit d'inscrire vos nom et adresse sur une feuille de papier, de le mettre sous enveloppe avec 4 timbres à 6 fr. et d'adresser le tout aux Filatures des « 3 Suisses », Service 321, à Roubaix (Nord).

## UNE PEAU DOUCE et plus blanche EN 3 MINUTES



Grâce à la Cire vierge de fleurs

C'est dans le cœur de certaines fleurs que les spécialistes de beauté ont découvert cette extraordinaire cire vierge qui, distillée et vendue sous le nom de Cire Aseptine, a réellement sur l'épiderme un pouvoir magique. Matin et soir, appliquez un peu de cette Cire Aseptine et voyez comment la peau la plus abîmée par les intempéries ou le soleil se renouvelle littéralement parce que les cellules de peau "brûlée" font place à des cellules neuves, toute blanches et étonnamment douces au toucher. Dès la première application, le changement est saisissant : le teint commence à prendre cette blancheur romantique à laquelle aucun homme ne peut résister ; les vilains points noirs et pores dilatés s'effacent à vue d'œil et même les taches de rousseur finissent par disparaître. Employez la Cire Aseptine également sur les épaules, le cou, les bras et les mains. Cire Aseptine dans les parfumeries et les pharmacies.

**ÉCHANTILLON GRATUIT :** Pour recevoir un échantillon de Cire Aseptine qui vous permettra d'apprécier vous-même la valeur extraordinaire de ce produit, écrivez aujourd'hui même au Laboratoire Aseptine, Service 9 A, 7, rue Aubert, Paris 9<sup>e</sup>, en joignant 1rs 10 en timbres pour frais de port et d'emballage.

## GRANDIR

VOUS LE POUVEZ ENCORE ET DEVENIR ELEGANT. SVELTE OU FORT PAR NOUVELLE MÉTHODE BREVETÉE D'ÉLONGATION

Succès garanti. Remboursé si non satisfait. Document gratuit sous pli fermé et discret. INSTITUT MODERNE. 29 ANNEMASSE (N. Sar.)

## VOTRE HOROSCOPE

Étude sérieuse, individuelle. Précision étonnante, conseils, directives. PÉRIODES DE CHANCE POUR 3 ANS. Envoyez date naissance et 75 frs à SCIENTIA, (S. X.), 44, rue Laffitte, PARIS

mon  
FILM

8<sup>frs</sup>



*Danielle Darrieux*  
dans RUY BLAS  
(photo Voinquel-Discina)